Elisabetta Trincerini, Giulio Paolini, Delfo (IV), 1997

Claude Lothier

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/20329>

DOI: 10.4000/critiquedart.20329

ISSN: 2265-9404

Publisher

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Electronic reference

Claude Lothier, « Elisabetta Trincerini, Giulio Paolini, Delfo (IV), 1997 », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 04 November 2016, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/20329> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.20329>

This text was automatically generated on 22 September 2020.

Archives de la critique d'art

Elisabetta Trinchnerini, Giulio Paolini, Delfo (IV), 1997

Claude Lothier

- 1 Co-édité par la Fondation Giulio & Anna Paolini et l'excellente maison Corraini connue pour les publications du très talentueux Bruno Munari, l'ouvrage bilingue, italien et anglais, élégant, très soigné dans son impression et son illustration, est consacré à une œuvre photographique de 1997 de Giulio Paolini, *Delfo (IV)*. Une sorte d'autoportrait : Paolini les yeux cachés derrière des lunettes de soleil, debout à sa fenêtre mise en abîme dans la même fenêtre agrandie.
- 2 Selon les choix éditoriaux de la collection, Elisabetta Trinchnerini propose une lecture de cette œuvre mise en relation avec d'autres dont l'interrogation commune porte sur les relations entre auteur et spectateur. C'est d'emblée ce qui est annoncé. L'auteur, en adhésion totale avec le programme qui lui est proposé, examine les implications d'une telle problématique en faisant appel à quelques auteurs habituellement conviés aux discussions sur le caractère iconique, mimétique ou achéropoïète, de la photographie, Rosalind Krauss, Charles Sanders Peirce, Roland Barthes, et quelques autres.
- 3 Le lecteur ne peut que s'amuser du jeu de cache-cache organisé par Giulio Paolini pour qui prétend reconsidérer la question de l'auteur au point d'imaginer sa disparition. En 1965, dans *Delfo*, bras croisés derrière les traverses d'un châssis retourné Paolini offrait sa silhouette. En 1981, il colle des photographies de ses propres pupilles sur une reproduction d'un portrait de jeune homme peint par Lorenzo Lotto en 1506, *Contrefigure (critique du point de vue)*. La différence est infime avec la reproduction photographique du même tableau, présentée en 1967 sous le titre *Jeune qui regarde Lorenzo Lotto*. Le regard, on le comprend, intéresse Giulio Paolini, et le passage par la photographie semble à ses yeux d'auteur opérer avec suffisamment de magie pour que le spectateur se croie littéralement photographié par Paolini, comme l'affirme Elisabetta Trinchnerini.
- 4 Le lecteur sourit de la naïveté avec laquelle l'auteure de l'essai feint de croire qu'en citant les noms d'Albert Einstein et de Kurt Gödel, la démonstration scientifique est

acquise que le spectateur sera transporté par l'œuvre à « l'exact segment spatio-temporel occupé en 1506 par le peintre d'origine vénitienne ».

- 5 Le lecteur perspectiviste qui attendrait que l'on se penche enfin sur les vraies raisons des résurgences de la perspective, insistantes chez Giulio Paolini comme chez bien d'autres, n'aura pas eu le plaisir de voir dans ce livre la moindre remise en cause des poncifs communs. Pour Paolini la perspective n'est qu'un code, un ensemble de signes dont on dispose, comme la peinture des musées du passé, et son œuvre balance entre deuil et nostalgie sous forme d'épures. Une telle analyse reste à faire, qui sortirait des rails de la critique consacrée qui perpétue l'idée que la perspective est une convention imposée pendant cinq siècles. Elisabetta Trincerini ne quitte pas le rail de la critique entêtée qui préfère croire aux idées plutôt qu'en l'expérience de ses propres yeux en affirmant qu'il est « notoirement faux » que la photographie puisse prétendre à quelque objectivité que ce soit dans la transmission des données du réel. On ne saurait pas mieux fermer le questionnement attendu.